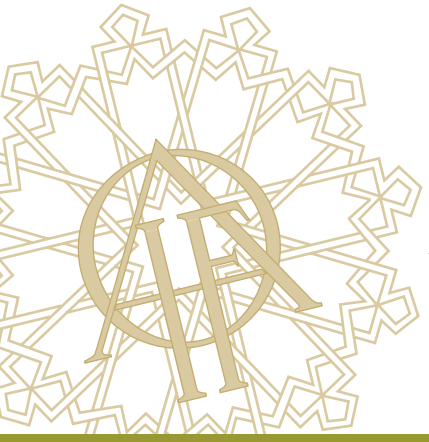
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 15 (1976), p. 25-36

André Miquel

Montagne et montagnes, montagne ou massif.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

MONTAGNE ET MONTAGNES, MONTAGNE OU MASSIF *

André MIQUEL

La lecture des géographes arabes des III^e/IX^e et IV^e/X^e siècles permet de tracer la carte, au moins sommaire, des principales montagnes des pays d'Islam. Mais, les sites ainsi fixés, il faut s'y attarder, tenter de répondre à une autre question, non plus : où sont les montagnes? mais : que sont-elles? Peut-être estimera-t-on qu'elles sont, d'abord et décidément, bien envahissantes, et qu'elles nous occupent un peu trop. Mais à qui la faute, si faute il y a? Ce sont nos auteurs, et pas nous, qui fixent la montagne, chaque fois qu'ils le peuvent, au centre du tableau. Et s'ils le font, n'est-ce pas parce que, en bons musulmans qu'ils sont, profondément imprégnés du texte coranique, ils la voient, cette montagne, comme le signe évident du Dieu façonneur de la terre?

Evident et sans doute, en effet, envahissant. Rappelons ici ce qu'écrit Ǧāḥiẓ : « La preuve de Dieu réside autant dans le caillou que dans la montagne, dans le corps de l'homme autant que dans la sphère céleste qui enveloppe notre monde. En l'occurrence, petit et chétif, immense et imposant, tout se tient, et les différences naissent non pas de la réalité des choses, mais de la réflexion des hommes à leur propos ». Et plus loin : « La preuve de Dieu réside dans le crapaud autant que dans le papillon ». La réflexion de Ǧāḥiẓ tend ainsi, on le voit, à araser toute la création dans un ensemble unique, la création justement, mais une création définie par une fonction identique, celle de la preuve de Dieu. Les échelles de taille ou de valeur ne sont pas, en soi, contestables : nul ne niera jamais que la montagne est plus grande que le caillou, ni le papillon plus agréable à voir qu'un crapaud. Ce qui est contestable, c'est de glisser de ces catégories à l'ordre de la preuve ontologique, autrement dit, de quantifier ou de hiérarchiser, à travers elles, un

* Ce texte doit paraître dans le tome III de notre *Géographie humaine du monde musulman* (Paris - La Haye, Mouton), où figurera l'annotation.

AnIsl 15 (1976), p. 25-36 André Miquel
Montagne et montagnes, montagne ou massif.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

absolu. Ğāḥiẓ ne récuse donc pas le sens commun, il prétend seulement le circonscrire à son domaine. Mu'tazilite convaincu, il opère, sur le texte coranique, une amplification rationalisante, qui discerne la terre entière à partir d'éléments choisis comme symboles pour fixer l'imagination du plus grand nombre : pas plus que les mers, les rivières, les vents ou l'eau reçue du ciel, les montagnes n'épuisent la terre à elles seules; elles sont seulement un des signes du traité de lieutenance par lequel Dieu a donné à l'homme le monde d'ici-bas. Je renvoie sur ce point à la sourate XXVII du Coran, qui me semble particulièrement nette : « Eh quoi! Quand on a disposé ce lieu stable, la terre, quand on l'a striée de rivières, quand on l'a soumise à l'ancrage des monts, quand on a fixé, entre les deux mers, une barrière, quand on est Dieu enfin, admet-on avec soi un dieu? ... Quand on répond au besogneux qui appelle, quand on débusque le mal et qu'on vous institue lieutenants de la terre, quand on est Dieu enfin, admet-on avec soi un dieu? ».

Nos géographes n'en sont pas à ces joutes subtiles de philosophes et ne s'embarrassent pas de savoir si leur pensée dévie en extrapolations fondées sur un mauvais usage du sens commun. A celui-ci, ils se tiennent, ils y baignent et prennent la montagne, tout simplement, pour ce qu'elle est, à savoir, d'après la lettre même du texte sacré, pour le signe évident du projet de Dieu sur la terre. La seule formulation théorique à laquelle ils parviennent — et encore, pour quelques-uns seulement — est celle d'une architecture globale, d'un système universel de montagnes couvrant la terre de part en part selon les desseins de la Providence. Quant au reste, si la montagne est bien le signe de Dieu, nul doute, d'abord, qu'il faille parler d'elle chaque fois qu'elle apparaît : envahissante, elle l'est, de vrai, mais comme la preuve de l'omniprésence de l'agir divin; nul doute, non plus, qu'elle doive répondre à la majesté, à la puissance de Celui qui l'a créée : immense, imposante, inaccessible ou formidable, ces épithètes vont revenir, dans nos textes, comme autant de litanies à la gloire du Seigneur.

Il existe, bien sûr, des montagnes modestes, mais si peu! J'entends bien que, dans le retour entêtant de ce mot de montagne (*ğabal*), de ville à ville, de canton à canton, de province à province, l'épithète, souvent, manque, et qu'elle peut être de l'ordre du petit. Mais pourquoi pas l'inverse? En tout cas, le fait est là : la montagne discrète, clairement désignée comme telle, est un phénomène rarissime, contrairement à l'autre, la grande, la vraie, ainsi que nous verrons. Sauf erreur

AnIsl 15 (1976), p. 25-36 André Miquel
Montagne et montagnes, montagne ou massif.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de ma part, je relève, en tout et pour tout, chez Ibn Ḥawqal et Muqaddasī, six ou sept notations claires, écrites noir sur blanc, d'un relief explicitement présenté comme médiocre : « petite montagne », « montagne pas haute », « montagne ni grande ni étendue ».

Mais ces adjectifs, que cachent-ils, dans la réalité des choses? La dernière expression citée s'applique à une montagne du grand désert de Perse, dont la circonférence à la base est de deux parasanges, soit un diamètre d'un peu plus de trois kilomètres et demi : dimension non négligeable, on en conviendra. Serait-ce donc à la hauteur que se mesure, comme pour nous, la montagne? Mais Ibn Ḥawqal désigne sous ce dernier terme, et sans la qualifier de petite, une éminence dont l'altitude ne dépasse pas cinquante toises. On pourrait penser, dans le cas présent, que ce que la montagne perd de majesté par la taille, elle le regagne par la superbe de son détachement : elle surplombe, en l'espèce, le Tigre; à quoi fait écho Muqaddasī, lequel, parlant d'une « petite montagne », précise pourtant qu'elle domine la mer Morte. Mais Ibn Ḥawqal, encore lui, semble établir, pour le Sabalān, en Āḏarbayğān, une relation inversement proportionnelle entre isolement et altitude : si le Dunbāwand paraît plus haut que le Sabalān, c'est que son dôme s'élève au milieu même de montagnes agglutinées autour de lui, vraiment « au-dessus d'elles », et non à part.

Ces hésitations confirment ce que la simple statistique nous laissait prévoir, à savoir la rareté, l'incertitude, l'incohérence et finalement l'impossibilité d'une formulation qui prétendrait lier la montagne à l'ordre du petit, du mesquin et du médiocre, de l'étriqué et du rabougri. Aussi bien, pour désigner la simple protubérance du sol, le terrain qui s'élève de peu au-dessus des alentours, c'est à d'autres mots que nos auteurs ont recours : l'éminence (*našz, našza*), le tertre rocailleux (*ḥuzna*), le monticule (*nadara*), l'escarpement (*ğurf*), la butte (*šaraf*), la colline enfin : *rabwa, rābiya,* et surtout *tall,* hauteur naturelle ou tell de nos archéologues. La distinction est bien faite entre ces velléités de relief et la vraie montagne : une ville, par exemple, a une porte dite de la Montagne et une autre du Tell, celle-là, la Steppe arabique a des collines, mais pas de montagnes, tel pays à la fois des collines et des montagnes. Il peut même arriver que la colline soit, avec les pentes, les dépressions et les ondulations, une partie de l'ensemble qui seul a droit au nom de montagne. On le voit, la relation est claire, du petit au grand, de l'inférieur au suprême ou de la partie au tout. Et c'est bien, ne nous

AnIsl 15 (1976), p. 25-36 André Miquel
Montagne et montagnes, montagne ou massif.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

y trompons pas, la montagne qui sert de référence : autant, tout à l'heure, nous avions de peine à la tirer vers le bas, autant, ici, tous ces monticules chercheraient volontiers, si j'ose dire, à se pousser du col : grande colline, tell élevé, butte ou éminence dominant un cours d'eau, une source, tout, et jusqu'à ce compliment décerné à un tell ou une dune, « énorme comme la montagne », oui, tout prouve que le point de référence est situé ici non pas au milieu de l'échelle, mais tout en haut, là où Dieu l'a placé; que dire montagne, c'est poser l'immensité, la plénitude, la majesté; qu'une colline, donc, peut bien se donner parfois des airs de montagne, mais pas l'inverse; qu'elle est, cette colline, autre chose, avec un nom spécial, ou plutôt des noms, dont le nombre trahit assez une incertitude de statut, face à l'autre, le plus grand, l'unique : *ǧabal;* et qu'enfin, si elle peut parfois prétendre à une comparaison qui l'ennoblit, cette même colline n'en reste pas moins, au mieux et révérence gardée à Dieu, qu'une montagne ratée.

Aussi bien la montagne n'est-elle jamais qualifiée de grande : cela va de soi. Les adjectifs choisis sont toujours de l'ordre de l'hyperbolique, et volontiers accumulés pour peu que le décor s'y prête. Non pas la grandeur, donc, mais l'énormité. Non pas seulement la hauteur, mais le jaillissement dans les airs, la domination. Non pas le simple escarpement, mais l'inaccessibilité de rochers entassés ou de murs lisses, le refus, l'inexpugnabilité de la forteresse. Ces attributs, à leur tour, en suscitent d'autres, par quoi la montagne s'anime, et même participe à la vie des hommes : l'altitude, l'ampleur deviennent vigoureuse efflorescence ou, à l'inverse, sauvagerie, fierté, visage sévère.

Et cette fois, les chiffres parlent. Les deux parasanges que je citais plus haut, pour une circonférence à la base, nous enlèvent cette fois dans les airs, du pied au sommet de la montagne de Mārdīn; ou alors, pour en rester à cette même circonférence, on poussera jusqu'à quatre parasanges si l'on veut décrire ce géant qu'est le Dunbāwand. Au Kirmān, les montagnes minières s'étendent sur deux étapes, et le Ǧabal Nafūsa sur trois jours de marche. Deux records dans le genre : une partie du massif du Buttam, le pays dit Ǧan, couvrirait environ trente parasanges, soit, en gros, l'équivalent de l'ensemble, dans la réalité. Quant à Muqaddasī, il étire, près d'Ardabīl, une montagne sur cent quarante parasanges, soit huit cents kilomètres environ : on voit mal, déjà, quelle chaîne pourrait ainsi s'étendre, d'un trait continu, sur ces régions de l'Āḏarbayǧān; mais que dire alors s'il s'agit, comme je le crains, du Sabalān, dont nous savons que son

AnIsl 15 (1976), p. 25-36 André Miquel
Montagne et montagnes, montagne ou massif.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

ascension couvre trois parasanges, pas moins mais pas plus, et, surtout, qu'il est parfaitement isolé, loin de tous autres sommets? Sans doute les défenseurs de Muqaddasī, dont je suis, et qui connaissent son sérieux, invoqueront-ils l'égarement passager, la confusion avec le Caucase pas si lointain ou, qui sait? l'imagination du copiste. Mais peu importe : si le superlatif peut être poussé jusqu'à ces limites-là, c'est bien en vertu du postulat courant selon lequel on ne prête qu'aux riches : la montagne, j'y insiste, ne saurait être tirée que vers le haut.

Vers le haut et aussi vers le compact. Si la montagne, comme on l'a vu, est faite, principiellement et réellement, de ramifications, parfois à l'infini, dirait-on, l'ensemble pourtant n'est jamais oublié au profit de détails qui feraient bande à part. A l'échelle du monde ou à celle de tel ou tel pays, de telle ou telle région, la montagne est, dans ses prolongements mêmes, toujours perçue comme un tout : segmentation, distribution ne veulent pas dire déchirement, scission, mais architecture hiérarchisée, organigramme si l'on préfère. Je sais bien, certes, qu'Ibn Ḥawqal, reprenant Iṣṭaḫrī, écrit, à propos de la contrée d'al-Ḥiğr, en Arabie : « A la vue, ces montagnes apparaissent soudées, mais, quand on est au milieu d'elles, chaque piton (*quṭʿa*) constitue un tout à lui seul, et l'on peut en faire le tour ». Et ailleurs, à propos de pays situés à l'est de Samarqand : « Ici, les montagnes se désarticulent pour laisser apparaître les terroirs, faire place aux cultures et au ruissellement des eaux ». On notera cependant que cette ouverture de la montagne n'est ainsi clairement explicitée que deux fois, et que le mot de piton (*quṭʿa*), conçu comme partie (*qiṭʿa*) de l'ensemble, ne fait guère, dans tous nos textes, qu'une seule apparition, Ibn Ḥawqal se contentant de le reprendre à Iṣṭaḫrī. C'est dire que, malgré ses ramifications connues, répertoriées, la montagne est presque toujours saisie comme un tout insécable : assez souvent, en tout cas, pour qu'on signale les exceptions à cet état de choses.

Cette compacité exacerbe l'altitude : Ibn Ḥawqal a noté le fait noir sur blanc, comme allant de soi. Mais la masse accroît aussi l'impression de barrière (*ḥāğiz*) : pour les pays séparant le rivage des Syrtes et le désert, par exemple, ou, plus nettement, pour Tarse, coupée des marches byzantines par une chaîne du Lukkām. D'autres fois, c'est en termes d'envahissement, de domination, d'enveloppement que se traduit, sur la terre, la pesanteur montagneuse. Pays envahis, submergés même, ainsi apparaissent la Sicile, le Fārs, les hautes terres des bords de la Caspienne ou du nord-est de l'Islam, et enfin cet Iran auquel, alors, les montagnes

AnIsl 15 (1976), p. 25-36 André Miquel
Montagne et montagnes, montagne ou massif.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

donnent leur nom : al-Ǧibāl. Pays dominés : à ceux que nous avons déjà pu trouver sur notre chemin, ajoutons, en puisant au hasard, telle ville du Ḫuwārizm ou du Fārs. Pays enveloppés : au hasard toujours, le port d'Oran, la Ġūṭa de Damas, diverses villes du Daylem autour desquelles, nous précise-t-on, les montagnes se déploient en arc, et encore tel coin reculé du désert de Perse, où l'on se croirait, au propre, « en un enclos ». A la limite, on ne sait plus très bien, pour évoquer cette masse, si c'est le pluriel ou le singulier qu'il faut employer : je relève, en tout cas, ce dernier pour les sommets qui cernent la baie d'Aden ou avoisinent telle ville du Kirmān, pour les hauteurs qui enferment de toutes parts la campagne de Barqa, en Cyrénaïque — et celle-ci s'étend sur un peu plus d'un jour de marche en chaque sens —, pour la chaîne qui court autour du pays de Ḥarrān — et il s'agit ici de deux jours! Je le trouve aussi, ce singulier (ou ce collectif?), pour désigner l'ensemble de la dorsale côtière d'Arabie, ou des derniers sursauts de la montagne iranienne au-dessus de l'Irak, ou, enfin, de l'entassement gigantesque qui compose le pays d'Arménie aux approches du Caucase. En regroupant ainsi des régions entières sous le vocable, unique et singulier, de *ǧabal,* en prêtant ailleurs à cette montagne une présence épaisse, une autorité bien et largement assise, cette géographie ne fait qu'expliciter ce qui est au fond même du concept hérité de la tradition coranique : puissante autant qu'éminente, parce qu'elle est le signe de Dieu, la montagne n'est pas seulement l'élévation visible d'une terre providentiellement assujettie, elle est aussi, pour ces mêmes raisons de divine origine, un bloc compact, et homogène à l'égal de Celui qui la créa : et c'est pourquoi, dans la vision globale que l'on a d'elle, les chaînes s'effacent si souvent derrière le massif.

Sans doute, et heureusement, dans ce bloc, il y a des failles, qui permettent au moins de contourner les plus gros obstacles. La montagne, après tout, n'est que l'envers de la vallée, et ses massifs les plus inaccessibles dialoguent avec les voies d'accès et de pénétration qui, à leur pied, invitent les hommes à circuler, et même à s'installer, à vivre là. Bien sûr, ici comme ailleurs, dans la *mamlaka* (domaine de l'Islam), ces voies existent, on les connaît, on les note, on les visite et décrit. Mais justement, la vallée (*wādī*) n'est pas perçue dans une relation avec la montagne. Ou, plus exactement, lorsque cette liaison s'établit, assez peu du reste, c'est par un autre mot que l'on passe : celui de *ši'b* (ou *šu'ba*). Mot très riche, et que je ne retiens ici que pour les évocations qui intéressent notre propos.

AnIsl 15 (1976), p. 25-36 André Miquel
Montagne et montagnes, montagne ou massif.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Je note d'abord que le vocabulaire de la vallée, sur ce point, n'est pas autre chose que celui-là même de la montagne : car *šiʿb* est l'une et l'autre, interchangeable pour le relief en hauteur et le relief en creux, chaîne ou vallée à volonté. Or, quand bien même les montagnes ne seraient que l'envers des vallées, il reste que, chaque fois que l'on veut évoquer un pays où les unes et les autres alternent, c'est aux premières qu'on se réfère, dans la géographie de ce temps comme dans la nôtre. Autant dire que *šiʿb* n'est qu'un antonyme, une chaîne vue par le haut ou par le bas, un mot de la montagne et d'elle seule, en tout cas. A preuve qu'il ne quitte jamais, en son sens de vallée, ce contexte montagneux qui le marque en son autre acception, et que jamais il ne définit, par exemple, une dépression creusée au travers d'un paysage plan. Rivé à la montagne, le mot y fixe avec lui la vallée, comme à un massif, une fois de plus, qui ne laisserait rien perdre de ce qui le constitue. On n'entre pas dans la montagne pour en sortir et, au vrai, on n'en sort pas. Il n'y a pas de degrés, de nuances dans cette citadelle : bloc elle est, et on ne la quitte qu'en bloc.

Mais de quelle vallée s'agit-il? Aucun doute : le plus souvent, les mots de la racine *šʿb* évoquent une simple brèche dans une montagne parcimonieuse d'espace. Le modèle vient de haut : de la Mekke, coincée entre des montagnes qui ne s'ouvrent, précisément, que par des ravins (*šiʿāb*). On cite explicitement, sur le même type, Siğilmāsa, ʿAmmān, Iṣṭaḫr et, au Ḫurāsān, Anbār et Qaryat al-Ḥamrā', mais d'autres sites ou localités s'en rapprochent : en Arabie, Minā et al-Māzimān, ou Sābūr, au Fārs. Ce resserrement de la montagne est parfois si prononcé que seuls les éléments s'en accommodent : les vents, qui, en dévalant par l'étroit couloir de deux défilés, viennent soulever le tourbillon du détroit de Fārān (Tiran); l'eau qui dort dans les profondeurs les plus reculées du Kargas-Kūh, au désert de Perse; les rivières qui, pour déboucher sur les pays de Damas ou de Nisibe, prennent des gorges pour chemin.

Villes comprimées, vents et eaux à l'étroit, parfois furieux du peu de place que leur laisse la montagne : le *šiʿb* est bien, on le voit, non pas l'irruption, au cœur d'un massif, du grand large des plateaux ou des plaines, mais le minimum d'espace vital consenti par une forteresse sourcilleuse. Non pas la vallée, mais la vallée encaissée : la distinction, toujours possible à partir des descriptions fournies par nos textes, s'explicite parfois très clairement : telle montagne de l'Arabie se partage, selon Iṣṭaḫrī, en gorges et vallées (*šiʿāb wa awdiya*), et

AnIsl 15 (1976), p. 25-36 André Miquel
Montagne et montagnes, montagne ou massif.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Muqaddasī, à propos de la Kaʿba : « Elle est située, dit-il, dans l'étranglement d'une vallée (*šiʿb wādin*) ». Voici maintenant des chiffres : le ravin de Minä, près de la Mekke, est long sans doute de deux milles, soit près de quatre kilomètres, mais large à peine d'une portée de flèche, disons : moins de deux cent cinquante mètres. Et puis, une contre-épreuve : l'eau encore, ou plutôt une autre eau; car si celle des rivières peut passer par des gorges, ces mêmes gorges, dès qu'elles deviennent taillées à la mesure des grands fleuves, Oxus ou Nil, ne se désignent plus par la racine *šʿb*, mais par un autre mot, *maḍīq*, le détroit, ou encore ne reçoivent pas de mot du tout; et c'est la montagne, la montagne seule qui, coupée en deux, reçoit, de part et d'autre de la césure, l'appellation de *šuʿba*. Le vocable, interchangeable ailleurs, reste ici confiné à la montagne, rejetant dans un autre ordre, mal défini, mais pas celui de la montagne en tout cas, le phénomène qui, pour une fois, l'a défiée avec succès.

Autre contre-épreuve, et la dernière : quand une gorge s'ouvre vraiment, que les montagnes la laissent enfin respirer un peu, ménageant en son sein, avec des villages, de vrais champs, des jardins et des vergers, des eaux généreuses, alors, dans ces cas rares, on note l'événement, comme l'exception heureuse. Encore la présence des sommets est-elle, même ici, le plus souvent rappelée, et si telle incision, par exemple, ouvre le massif sur vingt parasanges de long, soit environ cent quinze kilomètres, les limites en largeur se lisent assez, à l'inverse, dans l'« entrelacs » des cultures et des maisons. La seule exception véritable, au fond, serait celle, célèbre, du pays appelé Šiʿb Bawwān, au Fārs, un des quatre paradis terrestres, où une végétation luxuriante subtilise si bien les villages qu'on les voit seulement au moment d'y entrer, où l'aisance, vécue et ressentie, est à la mesure d'un paysage enfin ouvert, d'une montagne présente mais non pressante, qui prodigue, avec l'espace, les eaux et la fraîcheur.

Ce sont là, j'y insiste, exceptions. La vallée, je veux dire la vallée de montagne, n'est pas, comme pour nous, une victoire remportée sur le relief, une façon de narguer l'altitude du géant en se rendant maître de ses bases, mais tout l'inverse : une concession de sa part, et rien d'autre, lui-même restant maître du jeu. Extrapolations, dira-t-on : ici comme ailleurs, les hommes ont bien su dominer la montagne en s'insérant jusqu'à son cœur, pour planter, dans cette masse qu'on eût dit de loin impénétrable, les exigences et les bonheurs de la vie. C'est vrai, comme il est vrai que les textes reflètent cette réalité. Mais ils le font, dirait-on, à leur

AnIsl 15 (1976), p. 25-36 André Miquel
Montagne et montagnes, montagne ou massif.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

insu, ou en passant, sans qu'on se rende clairement compte, en tout cas, qu'une partie décisive s'est jouée là, entre l'homme et la terre. La vision qu'ils ont de cet affrontement est finalement tout autre : pour eux, la montagne se pénètre moins qu'elle ne se gravit.

Car ce n'est pas la vallée, mais la *ʿaqaba* (le col, la passe, la montée) qui porte, dans les esprits, le poids de la lutte et du triomphe sur la montagne. Souvenons-nous, une fois encore, que celle-ci est d'institution divine, qu'elle le reste au travers même de ses obstacles, lesquels ne sont après tout que l'envers de sa fonction stabilisatrice. Posée là, au beau milieu du monde et du chemin des hommes, elle exige des conquérants à sa mesure : non pas les sédentaires des vallées, les besogneux artisans du sol, trop heureux de la place qu'on leur laisse, de leur horizon immuable et borné, tous ces hommes dont la joie, dit Giono, « est dans de petites vallées », mais les autres, les itinérants du vaste globe, marchands en tête et avec eux les fils de l'aventure et du savoir, tous confondus parfois et nos géographes, en tout cas, parmi eux. Ceux-là veulent aller plus loin, au delà, par-dessus. Non pour le seul plaisir qui, tel quel, serait coupable : on n'insulte pas Dieu à travers sa création, et là où Il a voulu que seul siégeât le signe de sa toute-puissance, comme au Dunbāwand ou au Sabalān, des fous, rien que des fous, se hasardent. Mais partout ailleurs, quand le commerce, la communication des biens, du pouvoir ou de l'esprit l'exigent, l'épreuve de la *ʿaqaba* devient presque un devoir sacré, agréable au regard que Dieu pose sur la créature confrontée à sa création. Digne adversaire de la montagne, l'homme la franchit, mais il sait ce qu'il lui doit, à travers ses propres peines, de respect.

Sans doute, quand ce dialogue des deux partenaires se poursuit tout au long d'une même étape, il s'apaise presque, à force de continuité : la pente perd en abrupt ce qu'elle gagne en constance. Ainsi Muqaddasī, à propos du grand désert de Perse, écrit-il que les itinéraires y comportent force montées modestes. Ainsi Ibn Ḥawqal, évoquant, lui, les routes qui mènent du Nil aux Oasis égyptiennes, en fait des successions quasi ininterrompues de *ʿiqāb* et de *awdiya;* par où l'on voit qu'il ne s'agit même plus de cols ou de vallées, mais, simplement, de côtes et de descentes : des montagnes russes, si l'on veut. A la limite, peut-être, la *ʿaqaba* passe même inaperçue, devient simple toponyme, voire nom de ville comme celle qui marque la frontière méridionale de l'actuelle Jordanie. Mais ailleurs, et le plus souvent, la *ʿaqaba* reste l'événement majeur de l'étape et une notation obligée

AnIsl 15 (1976), p. 25-36 André Miquel
Montagne et montagnes, montagne ou massif.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

du texte pour peu que le relief, par sa masse même, l'appelle, comme au Zagros ou au Fārs par exemple, là où la montagne forme « le bourrelet le plus continu, le plus épais, le plus régulier », où « mieux vaut escalader les chaînes par des cols élevés ... que de s'aventurer dans les vallées ... tout en cluses ..., effroyables cañons, inaccessibles et infranchissables ..., gorges incroyables de jeunesse ».

C'est finalement la *ʿaqaba* qui transcrit en clair, aux yeux et sous les pas des hommes, la montagne : non pas dans son existence, qui se suffit à elle-même, mais dans sa mesure. A chaque montagne sa montée, d'autant plus longue, difficile et signalée que s'accroissent l'altitude et le relief. Regardons la carte. A l'ouest, là où la montagne peu à peu se fragmente, s'efface même, rien d'étonnant à ce que la dernière *ʿaqaba* nommément indiquée, ne dépasse pas, en l'occurrence, les escarpements de Cyrénaïque : *ʿaqabat Barqa* ou, tout simplement, *al-ʿAqaba,* dans la zone côtière, pour qui vient d'Egypte. A l'autre bout du monde musulman, les montagnes du nord-ouest des pays indiens, évanescentes dans nos textes, entraînent, dans leur disparition, ces grandes passes que l'histoire et la géographie connaissent pourtant bien, au moins la plus célèbre : celle de Khaïber.

En Arabie, dans ce contexte particulier, la montagne est presque toujours religieuse et sacrée : la *ʿaqaba* le sera donc aussi. Une, au moins, est célèbre, par les négociations que le Prophète y mena avec les Médinois, ses futurs auxiliaires (*Anṣār*), et par les rites de lapidation qu'y déroule le Pèlerinage : c'est la ʿAqaba, dite parfois des Médinois. Célèbre aussi, sur le rebord oriental de la Péninsule, une autre *ʿAqaba,* qui permet d'escalader les cuestas coupant la grande route menant d'Irak aux villes saintes du Hedjaz. En Syrie-Palestine, je note la ʿAqabat ar-Rummān, aujourd'hui Ǧisr (pont) ar-Rummāna, sur la route reliant Damas et Baalbeck à travers l'Anti-Liban, et, surtout, la «fameuse» passe de Fīq, qui permet, à l'est du lac de Tibériade, d'escalader les contreforts du Ǧawlān. Les marches anatoliennes sont représentées, quant à elles, par les *ʿaqaba* d'al-Akwāḫ (des Huttes) et d'al-Barāḍiʿ (des Bâts), dans le bassin supérieur du Baradān (Cydnos), le fleuve de Tarse : nous sommes renvoyés par là aux célèbres passes du Taurus, et peut-être, sous l'une ou l'autre des deux dénominations, aux Portes de Cilicie. En Āḏarbayǧān, la route qui, de la ville et du lac d'Urmiya, se dirige vers Mossoul, bute sur une *ʿaqaba* qu'on peut imaginer baptisée du même nom, et dont Muqaddasī nous signale les difficultés : ici, aux frontières de l'Irak, de l'Iran et de la Turquie actuels, les massifs du Kurdistan s'élèvent à près de quatre mille mètres.

AnIsl 15 (1976), p. 25-36 André Miquel
Montagne et montagnes, montagne ou massif.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Pourtant, c'est ailleurs, au pays iranien, que les difficultés s'accumulent. Sur les routes qui y mènent depuis l'Irak, à travers le Zagros, c'est un véritable chapelet de cols, le plus souvent désignés par les villes qui en gardent les approches. Dans l'ordre : col de Ḥulwān, entre cette ville et Kirmanšāh, puis, passé Kirmanšāh, cols de Māḏarān, d'Asadābāḏ, de Hamaḏān, enfin, dans la région de Nihāwand, la Ṭaniyyat ar-Rikāb : le col des Chameaux, ou de l'Etrier. A l'autre bout du Ǧibāl, si nous voulons gagner Šīrāz et le Fārs, d'autres obstacles nous attendent, et d'abord, sitôt quitté Ispahan, la montée de Sarfarāz : au moins, en compagnie d'Ibn Ḥawqal, y repaîtrons-nous une dernière fois notre vue du pays « délicieux et enchanteur » que nous allons quitter et qui est là, à nos pieds, nous offrant, comme un au-revoir, sa double ville et les frondaisons de ses campagnes. Plus loin sur la route, avant d'atteindre Mā'īn, au nord-ouest d'Iṣṭaḫr, nous escaladerons une autre rampe, celle de Kīsā, l'actuel Ismaïl-Pass, par où nous retrouverons le Zagros, en sa partie sud-orientale. Une fois à Šīrāz, toute route ou presque nous forcera à l'ascension. Vers le sud, en direction de Sīrāf, une *ʿAqaba,* comme tant d'autres; une encore vers l'ouest, entre Kāzarūn et Tawwaj, et venant après la *ʿaqaba* de Bālān, ou Mālān; enfin, vers le Ḫūzistān, au nord-ouest, la route franchit les contreforts occidentaux du Zagros par les passes de la Glaise (ʿAqabat al-Ṭīn) et de l'Eléphant (ʿAqabat al-Fīl), pour déboucher sur le pays d'Arraǧān et de son fleuve, où nous retrouverons une dernière « montée », peut-être au confluent de ce fleuve avec la rivière de Rāmhurmuz.

Au nord-est de l'Islam, enfin, c'est au Ḫurāsān et au Ferġāna que nous attendent les dernières épreuves. A Nīsābūr comme à Ispahan, la *ʿaqaba* est aux portes mêmes de la ville, sur la route de Ṭūs, pour traverser la chaîne du Bīnālūd, qui culmine à près de trois mille cinq cents mètres. Au delà, les derniers épaulements du Hāzar-Masǧed, avant Saraḫs, sont franchis par le col dit de Mazdūrān. Plus à l'est encore, la route joignant les deux vallées du Murġāb et de l'Oxus (Ǧayḥūn, Amu-Darya), par les revers nord du massif du Band-i Turkestan, passe par une *ʿaqaba* au nom incertain, et assez modeste au demeurant. Tout au bout de la mamlaka, au contraire, sur les marges du Ferġāna, la ʿAqaba qui a les honneurs de nos textes voit son altitude et ses difficultés signalées : elle doit, de fait, se situer au cœur des chaînes occidentales du Tien-chan et correspondre aux cols actuels de Kugart et de Torugart.

AnIsl 15 (1976), p. 25-36 André Miquel
Montagne et montagnes, montagne ou massif.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Dans l'image globale que nos textes retiennent de la *ʿaqaba,* celle-ci, finalement, n'est jamais seule : l'homme, on l'a dit, dialogue avec elle. Et d'abord, en marquant les lieux de son emprise, celle du corps ou de l'esprit. On n'est pas, par exemple, toujours acculé à l'ascension : on peut la choisir délibérément, pour économiser son temps ou l'employer ailleurs, quitte à faire contourner l'obstacle par les bêtes, comme entre Nīsābūr et Ṭūs. On peut, aussi, réduire les difficultés du terrain par des travaux appropriés, et saisir l'occasion d'offrir aux voyageurs quelques commodités : ainsi des rebords orientaux de l'Arabie, où, nous dit Ibn Rusten, « le lieu était une *ʿaqaba,* depuis aménagée » : au sol même, sans doute, mais aussi grâce aux puits dont parle Muqaddasī. Ailleurs, la présence de la civilisation s'accentue encore : ici un caravansérail (*ḫān*), là un poste de douane et de guet témoignent de l'aptitude des hommes à retourner en leur faveur l'obstacle naturel. Ailleurs enfin, la symbolique religieuse de la montagne s'incarne dans telle coupole qui, aux parages de la passe située entre Kāzarūn et Tawwaz, marque, selon les Zoroastriens, le centre du monde et transforme ce lieu élevé en haut lieu.

Enfin et surtout, l'homme est présent même dans la description de la *ʿaqaba.* J'allais dire : description pure. Mais non, justement : ici, pas de tableau grandiose, pas de spectacle naturel, pas de géographie strictement physique, mais, une fois de plus, toujours plus ou moins humaine. La montée, quand on en évoque l'aspect, est ardue, abrupte, difficile, dangereuse à l'occasion, et le comble est atteint près d'Urmiya, où « les difficultés sont si grandes qu'on voyage sur les épaules d'hommes chevauchés ainsi que montures ».

AnIsl 15 (1976), p. 25-36 André Miquel
Montagne et montagnes, montagne ou massif.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net